

Fiction

Jean-Paul Beaumier, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Soundouss El Kettani, Jean-Guy Hudon, Pierre-Luc Landry, Laurent Laplante, David Laporte, David Lonergan, François Ouellet, Julie Pelletier, Judy Quinn et Catherine Voyer-Léger

Numéro 147, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85680ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

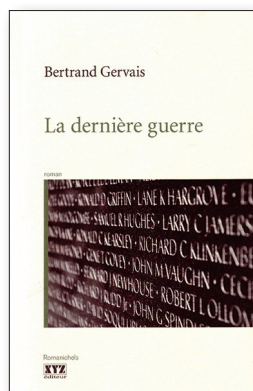
Beaumier, J.-P., Belu, F., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., Cliche, Y., El Kettani, S., Hudon, J.-G., Landry, P.-L., Laplante, L., Laporte, D., Lonergan, D., Ouellet, F., Pelletier, J., Quinn, J. & Voyer-Léger, C. (2017). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (147), 26–43.

Bertrand Gervais

LA DERNIÈRE GUERRE

XYZ, Montréal, 2017, 259 p. ; 24,95 \$

Bertrand Gervais poursuit depuis plusieurs années une carrière de professeur de lettres à l'UQAM, alternant publications scientifiques et romans souvent empreints des questions traitées par l'essayiste. Spécialiste, entre autres domaines, de littérature américaine, le prolifique polygraphe revient à la charge avec un roman sur la guerre, ou plutôt, sur *les* guerres.



Les petites, personnelles et privées ; les grandes, de portée nationale, voire mondiale, de celles que l'on transpose au grand écran et dont on pleure les victimes à coups de monuments commémoratifs. Son roman intègre d'ailleurs plusieurs descriptions de scènes d'anthologie empruntées à Cimino, Coppola et Kubrick, trois pointures du cinéma ayant traité du conflit vietnamien.

Au départ, un froid amoureux, une histoire de cœur qui bégaie. À défaut d'une thérapie de couple, le narrateur de *La dernière guerre* s'offre un *road trip* curatif aux États-Unis. Mathy siège à ses côtés, à la place du mort, remontée et fragile comme une bombe susceptible d'exploser à la moindre remarque. La femme préfère donc faire la moue quand son partenaire se dirige vers le Vietnam Veteran Memorial de Washington, contempler les 150 mètres de granit noir érigés à la mémoire des vétérans du Vietnam. Sur le mur, un nom, Edward D. Henry, attire son attention sans qu'il puisse s'expliquer pourquoi. Puis la révélation frappe, une manifestation inattendue « de la vie secrète des événements » : Henry, comme sa grand-mère paternelle, Louisa Henri, la mère de son père, un alcoolique extravagant rebaptisé le Monstre à son insu.

Le narrateur est ainsi projeté vers le passé, confronté aux souvenirs subsistants de cet ennemi intime, et l'on comprend alors que la guerre sert de métaphore fondatrice à l'œuvre. Le Vietnam, le comportement belliqueux du père, les tranchées du quotidien avec Mathy, la lutte de Maya Lin, architecte du Veteran Memorial, pour faire accepter son projet de mur, les multiples détails didactiques qui trahissent une déformation professionnelle du professeur ou un retour subreptice de l'essayiste, tout se tient, se fait écho, se réverbère dans cette dynamique agonistique qui occupe bientôt tous les fronts.

Jusqu'à la forme elle-même, morcelée comme les balles d'un shrapnell, qui vient rappeler que la bataille est aussi une affaire de disposition stratégique.

David Laporte

Daniel Poliquin

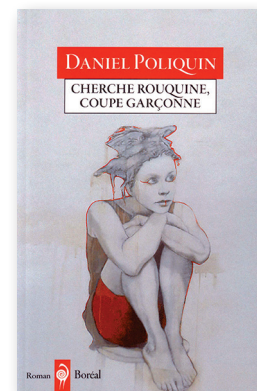
CHERCHE ROUQUINE, COUPE GARÇONNE

Boréal, Montréal, 2017, 284 p. ; 25,95 \$

Comme tout romancier, Daniel Poliquin n'a jamais vraiment cessé de réécrire le même roman depuis ses débuts, il y a exactement 35 ans.

D'un roman à l'autre, on reconnaît ses thèmes de prédilection, le rythme de son écriture, son humour, ses dons incomparables de conteur, etc. Il y a une manière Poliquin qui avec le temps s'est imposée, au lecteur comme au romancier lui-même, d'ailleurs, lequel a été étonné un jour de réaliser qu'il reconduisait malgré lui les postures imaginaires et intellectuelles de ses personnages antérieurs. Or, ce qui est particulier avec son plus récent roman, c'est qu'on a le sentiment que l'auteur rejoue avec une insistance trop marquée les cartes qui lui ont déjà réussi, de sorte que nous sommes devant un roman qui surjoue, qui renchérit sur les caractéristiques propres à ce singulier univers romanesque. On pourrait dire la même chose de la langue propre à Poliquin (ce qu'il appelle le créole boréal), d'une familiarité trop appuyée. Bref, *Cherche rouquine, coupe garçonne* force peut-être un peu la note.

Cela dit, un nouveau roman de Poliquin promet toujours au lecteur une véritable partie de plaisir, et ce lecteur serait ici bien mal venu de boudier son plaisir. Il y a assez peu de romanciers aujourd'hui qui savent raconter des histoires avec autant d'éloquence et de compétence. C'est ce qu'on appelle avoir du métier, et aussi du talent. C'est pourquoi le fait divers qui a inspiré *Cherche rouquine, coupe garçonne*, l'affaire Coffin (la pendaison de Wilbert Coffin en 1956), n'est pas documenté pour lui-même et qu'il est complètement assimilé par la « manière » Poliquin. Il permet à l'auteur de tisser la toile de ses préoccupations habituelles, au centre desquelles se trouvent la question identitaire et cette idée, très forte chez lui, que l'identité, ça s'invente, ça se construit, ça se fabule, nécessairement



pour le meilleur plutôt que pour le pire. Il semble que notre époque lui donne raison.

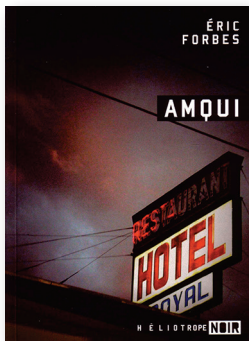
François Ouellet

Éric Forbes

AMQUI

Héliotrope, Montréal, 2017, 285 p. ; 22,95 \$

Libraire de métier, Éric Forbes est natif d'Amqui, une municipalité baignée par la Matapédia où se déroule un peu moins de la moitié de son roman paru dans la collection « Noir » des éditions Héliotrope.



Étienne Chénier, le personnage principal, en est également originaire, en plus d'être lui aussi libraire de métier et de se passionner pour le roman noir, les Mankell et Manchette de ce monde. D'où le défilement de références et d'allusions au genre, ainsi que la haute teneur en réflexivité de ce premier polar fort maîtrisé.

Amqui, c'est également « là où l'on s'amuse » en langue micmaque. Or, quand l'ex-taulard

débarque dans son village natal, Glock en poche et prêt à tout faire péter, la fête prend un tour plutôt sanglant pour certaines grosses légumes locales. Il faut dire que quatre ans à Bordeaux lui ont donné tout le temps de ruminer son plan. Aussitôt sorti de prison, Chénier doit pourtant se frotter à des gens qui lui en veulent, aux matamores du Gang de l'Est ou des Road Warriors. L'accumulation de victimes éveille les soupçons des sergents-détectives Denis Leblanc et Sophie Duguay, qui suivront la piste de Chénier jusqu'au Bas-Saint-Laurent.

Au cours de cette descente dans les bas-fonds marécageux du monde interlope, là où de souterraines passerelles communiquent avec les coulisses de la politique, il est interdit de cligner de l'œil. Car les personnages et les noms affluent de toutes parts, du crime organisé comme de la GRC, de la famille, proche et éloignée, du fugitif comme de celle, tragiquement disparue, de Leblanc. Des pistes secondaires viennent donc court-circuiter la quête de vengeance personnelle de Chénier et cette nébuleuse histoire d'inceste enfin révélée au terme d'une escalade de violences.

Pour le guider à travers ce labyrinthe d'intrigues, Forbes peut compter sur une solide connaissance des ficelles du genre. À ce titre, le flic qui se cuite jusqu'au petit matin pour endormir ses démons ainsi que l'enquêteuse monoparentale et surmenée

nous entraînent d'ailleurs en terrain connu. Mais les purs et durs diront que la réussite d'un bon roman noir réside dans l'équilibre entre innovation et fidélité à la tradition. Et quand ce polar offre des dialogues animés d'une vive repartie, en plus de trouver le moyen de faire sourire à l'occasion, le lecteur ne peut qu'éprouver une pleine satisfaction au moment de le refermer.

David Laporte

Gabriel Osson

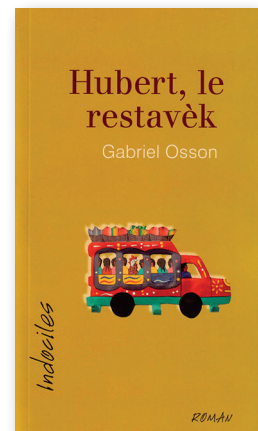
HUBERT, LE RESTAVÈK

David, Ottawa, 2017, 281 p. ; 21,95 \$

Gabriel Osson plaide la cause des restavèks. Il décrit en la dénonçant la situation vécue par ces enfants haïtiens dont on estime aujourd'hui le nombre à plus de 400 000.

Un restavèk, en créole, fait référence à un enfant placé comme « domestique » dans une famille où il « reste avec » jusqu'à sa majorité. En théorie, cette famille doit lui permettre d'aller à l'école après son « travail ». La réalité, si l'on se fie à celle décrite dans le roman *Hubert, le restavèk*, est tout autre. L'enfant n'est ni plus ni moins qu'un esclave. Ce sera le cas d'Hubert. Ses parents, qui vivent pauvrement à Jérémie, le confient à une tante habitant à Port-au-Prince, qui le place dans une famille bourgeoise, les Mirevoix. Il a alors près de treize ans. S'il est victime de nombreux sévices, physiques et sexuels, de la part des membres de la famille, la fille de la maison lui enseigne les rudiments de l'écriture et de la lecture tout en convainquant ses parents de lui permettre de suivre les cours de l'école des restavèks, ce qui lui ouvrira, un jour, les portes de l'enseignement. Quelques années plus tard, il profite du séisme de janvier 2010 pour fuir. Errant dans les rues de la capitale, il est recruté par un gang de rue et commet divers larcins. Par hasard, il rencontre une prostituée d'origine dominicaine, Maria-Helena, s'échappe de son gang et devient un prostitué. Ce « métier » procure au jeune couple un bon revenu qui leur permet de se marier, de fonder une école pour les enfants démunis et de changer de vie.

Maintenant adulte et directeur de cette école, Hubert témoigne de son parcours. Le récit a toutes les apparences de la réalité. On comprend alors



que l'auteur prenne la peine d'écrire que « même si les faits relatés sont basés sur la réalité », les personnages sont fictifs. De plus, tous les droits d'auteur seront remis à deux organisations venant en aide aux restavèks. La volonté est nettement sociale, la littérature étant au service de la cause. Le récit n'en est pas moins captivant : Gabriel Osson brosse un portrait sensible et vivant d'une société aux prises avec des problèmes qui semblent insolubles, mais auxquels certains, comme Hubert, Maria-Helena et d'autres autour d'eux, s'attaquent avec détermination.

David Lonergan

Jean-Paul Beaumier

ET SI ON AVAIT UN AUTRE CHIEN ?

Druide, Montréal, 2017, 148 p. ; 17,95 \$

Le cinquième recueil de nouvelles de Jean-Paul Beaumier, *Et si on avait un autre chien ?*, raconte quelques brefs moments dans la vie quotidienne d'un citoyen lambda, par ailleurs observateur attentif et narrateur avisé.

En une vingtaine de courts chapitres, l'auteur décrit un univers souvent heureux, parfois monotone, mais qui peut aussi être hanté par les drames ou les malédictions, comme dans « Nuit sans lune » : « Une fois de plus, la mer les avait rejetés avec les damnés de la terre. Les passeurs étaient déjà loin, en quête de nouvelles proies ».

Chacune de ces tranches de vie s'inspire – ou du moins ainsi pourrait-on le croire – d'une pensée mise en exergue : Kafka et la justice, Kundera et les problèmes domestiques, Gabrielle Roy et le rivage d'un lac ou encore Borges et la bibliothèque. Sauf lors de douloureuses exceptions, les journées s'écoulent paisiblement et s'ils ne sont pas euphoriques, les protagonistes semblent satisfaits de leur existence. « Un palmier, deux personnages à l'avant-plan, un homme et une femme, et,

derrière eux, de petits bungalows alignés le long d'une rue bordée d'arbres. » On croirait lire la description d'un tableau de l'Américain Edward Hopper, où le calme apparent des personnages est pourtant empreint d'une tristesse due aux inéluctables contrariétés de l'existence.

Il est vrai que la tranquillité ne devient intéressante que si elle est rompue, comme l'eau a besoin que sa surface soit à l'occasion ridée pour mieux respirer. C'est ainsi que la jour-

née sera trop chaude pour être parfaite, que le travail artistique de l'étudiante sera trop exemplaire et elle-même trop séduisante, ou qu'une idée géniale s'avérera en fait plutôt banale. Et puis, il y a ce chien, joliment nommé Utopie, qui passe et repasse en joyeuse compagnie d'enfants. « Il fallait voir les gens se retourner dans la rue lorsque nous l'appelions : Utopie ! Au pied ! »

Jean-Paul Beaumier explore ainsi les relations que tissent les êtres humains tout au long de leur vie, avec fougue, sagesse, ennui ou mélancolie. La tendresse que l'écrivain déploie, alliée à un sens mordant de l'ironie, raconte avec finesse des existences tourmentées. Le secret du livre réside sans doute dans cet équilibre émotif instable que l'auteur propose ou dans sa façon bien personnelle de plonger dans « l'insoutenable légèreté de l'être » chère à Kundera.

Michèle Bernard

Laurent Seksik

ROMAIN GARY S'EN VA-T-EN GUERRE

Flammarion, Paris, 2017, 227 p. ; 27,95 \$

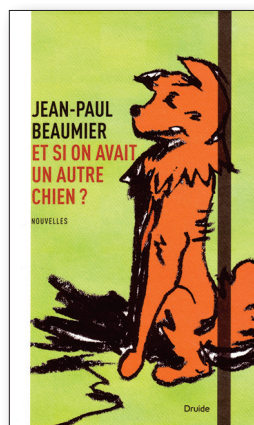
Contrairement à ce que son titre indique, le huitième roman de Laurent Seksik ne porte ni sur l'écrivain Romain Gary ni sur sa décision de rallier les forces de la France libre en juin 1940.



Le récit – qui reprend la même formule narrative que *Les derniers jours de Stefan Zweig* et *Le cas Eduard Einstein*, à savoir la tranche de vie romancée – se déroule principalement sur deux journées de janvier 1925. Romain Gary s'appelle alors Roman Kacew. Âgé de dix ans et demi, il vit avec sa mère dans un appartement du ghetto juif de Wilno. Leur situation financière n'est guère reluisante. Criblée de dettes,

Nina compte sur la vente de vieux livres et de bijoux ayant prétendument appartenu à la famille du tsar pour leur éviter l'expulsion. Roman, de son côté, souffre de l'absence de son père, l'artisan fourreur Arie Kacew, parti vivre avec Frida Bojarski, sa maîtresse. Espérant le retour à la vie familiale d'autrefois, le jeune garçon ne soupçonne pas la trahison paternelle qu'il va bientôt découvrir.

Quiconque est familier avec l'univers de Romain Gary concédera à Laurent Seksik qu'il tenait là un sujet en or. Le rapport de Gary à son père est en effet resté une question



sensible chez lui, cerclée de zones d'ombre. Dans l'ensemble, Seksik exploite bien son matériau. Il recrée les circonstances biographiques de manière à dégager un point de bascule : le moment où le jeune Gary comprend que son père ne reviendra pas. Alternant les points de vue de Nina, de Roman et d'Arieh, le romancier présente une reconstitution plausible des faits. Il ne force jamais le trait, surtout en ce qui concerne la mère de Gary. On reconnaît la protagoniste de *La promesse de l'aube* tout en lui découvrant un aspect plus fragile. Or tout n'est pas réussi dans ce livre. Seksik a laissé échapper un anachronisme en évoquant le chef-d'œuvre de Boulgakov *Le maître et Marguerite* comme déjà paru en 1925, alors que sa rédaction ne devait débiter que deux ans plus tard et s'étaler sur une douzaine d'années. Faille mineure, certes, mais le découpage chronologique laisse finalement assez perplexe. En se limitant à 48 heures dans la vie de Roman Kacew, Seksik a considérablement réduit la portée de cette quête du père. Quand on songe que Gary, plus tard, s'inventa un père avec la même énergie que pour bâtir sa propre légende, ce choix n'en devient que plus discutable.

Patrick Bergeron

Lew Yung-Chien

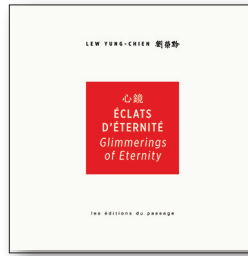
ÉCLATS D'ÉTERNITÉ / GLIMMERINGS OF ETERNITY

Du Passage, Montréal, 2017, non paginé ; 14,95 \$

Après nous avoir donné, il y a de cela quelques années, un magnifique coffret de biscuits chinois, recueil d'aphorismes tout aussi fins que savoureux dans leur présentation et leur déclinaison, Lew Yung-Chien récidive en nous offrant cette fois ce qu'il nomme à fort juste titre ses *Éclats d'éternité*.

Le livre se présente avec autant de soin que le précédent, la photographie remplaçant ici les pictogrammes que l'on trouvait dans *60 biscuits chinois*. Cinquante photographies en couleurs nous sont ainsi proposées, chacune étant accompagnée d'un bref message qui nous est livré en français, en anglais aussi bien qu'en chinois, et qui cherche tantôt à traduire ce que recèle l'image photographiée, tantôt à simplement nous inviter à nous y abandonner pour le seul éclat de sa beauté.

« Je vois l'univers comme étant un océan d'énergie sans cesse en mouvement. Dans certaines conditions, écrit Lew Yung-Chien, l'énergie peut prendre une forme visible. » Sensible et réceptif à cette énergie, l'artiste en arts visuels s'efforce ici de capter cette énergie et de la traduire en images, puis de la redéployer avec les mots, chacune des langues nous livrant une capture différente de cette énergie fugitive, de ces éclats d'éternité. Les images autant que les mots sont à part entière porteurs des fragments parfois abstraits, parfois réels qui se succèdent en ces pages selon un rythme qui n'est pas sans rap-



peler celui des vagues qui vont et viennent, dans un mouvement continu, sans jamais se limiter à une simple répétition. Chaque image se présente à nos yeux en renouvelant celle qui l'a précédée. L'absence de mouvement est également mouvement qui s'exprime dans la retenue.

On prendra plaisir à feuilleter ce livre-objet, autant pour les photographies qui y sont reproduites que pour les mots qui les accompagnent et, parce qu'ils puisent à plus d'une culture, enrichissent notre lecture. Certains feront sourire ; d'autres pourraient s'avérer utiles en certaines circonstances : « Il est toujours utile de prévoir une issue. / *Avoid unfavourable situations* ». Pour l'image qui accompagne cette sage mise en garde, je vous laisse le soin de la découvrir par vous-mêmes, ainsi que les autres éclats d'éternité.

Jean-Paul Beaumier

France Daigle

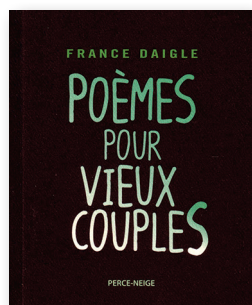
POÈMES POUR VIEUX COUPLES

Perce-Neige, Moncton, 2016, 146 p. ; 19,95 \$

L'œuvre de France Daigle forme un ensemble complexe, pourtant linéaire. Des romans formalistes de ses débuts dans lesquels certaines pages n'étaient occupées que par une courte phrase qu'il fallait savoir déchiffrer aux aventures de Terry et Carmen qui parlent un chiac joyeux et pleinement assumé et qui sont au cœur de ses quatre derniers romans, Daigle explore le monde dans lequel elle s'incarne.

En parallèle à son œuvre romanesque et théâtrale (ses pièces ont été créées par le collectif Moncton Sable), elle a semé dans des revues et divers ouvrages des poèmes qui sont des repères de son cheminement. Si elle en a écrit peu, elle en a cependant écrit régulièrement. *Poèmes pour vieux couples* les rassemble pour la première fois en un tout divisé en sept parties (la numérologie est importante dans son œuvre) par affinité thématique ou formelle plutôt que chronologiquement. D'ailleurs, il aurait été intéressant que l'éditeur nous précise les sources de ces publications.

Le titre du premier poème du recueil et également un des premiers publiés (en 1981) donne le ton : « Poème impossible à finir ». L'œuvre est ouverte sur la vie de l'auteure et elle en présente les jalons. Contrairement aux premiers romans, les poèmes sont faciles d'accès, souvent habités d'un humour qui parfois peut être sarcastique ou caustique : « Tout le monde est



ici de plein droit / Mais certains ont les droits plus pleins que d'autres / Cela s'entend ».

Ses poèmes voyagent entre chronique et journal intime dans une volonté de commenter, de réfléchir ce qu'elle vit, et ce qu'elle retient de ce qui l'entoure. Par exemple, la suite « C'est-ti normal ça » raconte une journée « ordinaire » en mettant l'accent sur de petits

faits qui l'interrogent, dans un registre familier saupoudré d'humour.

Ailleurs, le poème devient tendre : « De laine / le ciel grisonne / mais mon cœur / de couleurs bourdonne / se fait toile / pour t'attirer ». Ou inquiétant quand l'auteure réfléchit sur l'Acadie alors qu'elle a l'impression de « vivre sur le bord de l'assimilation ».

Plusieurs poèmes nomment les personnes de son entourage, familial, social ou amoureux. Des textes où elle se dévoile en toute confiance, avec une simplicité touchante. On a l'impression de l'accompagner dans sa vie : « Mais c'est quoi le réel ? Ma tête est pleine de détails et ma vie se passe comme dans un film ». Le tout est empreint d'une délicatesse qui donne son unité au recueil.

David Lonergan

Louis Hamelin AUTOUR D'ÉVA

Boréal, Montréal, 2016, 421 p. ; 29,95 \$

La préoccupation écologique de Louis Hamelin ne date pas d'hier, et il était écrit qu'un jour il en ferait tout un roman.

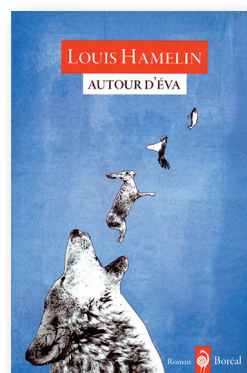
Elle irriguait déjà la révolte du héros du premier roman de l'auteur, *La rage* (1989). Dans *Le joueur de flûte* (2001), la quête initiatique du personnage se mêlait à un militantisme pour la défense de Mere Island et de ses territoires autochtones contre les ambitions voraces d'une compagnie forestière. Mais si, dans ce roman, l'empreinte écologique était explicitement revendiquée, elle ne prenait pas encore cette dimension impérieuse et totalisante qu'elle reçoit dans le dernier roman de l'auteur.

Autour d'Éva raconte la résistance d'une petite équipe d'environnementalistes au projet de construction d'un vaste com-

plexe récréotouristique dans une forêt de l'Abitibi. Le projet prend forme près de Maldoror, petite ville natale d'Éva Sauvé, qui y revient après dix ans passés à Montréal. Pour refaire le plein d'énergie, elle s'est installée seule dans le chalet de son père sur les bords du lac Kanagoma, en pleine forêt. Dan Dubois, acteur célèbre et maintenant documentariste, devient rapidement son amant ; ils forment le groupe militant Autour, voué à contrecarrer le projet immobilier de Lionel Viger, promoteur sans scrupules, fourbe et rusé, qui a su nouer de précieux contacts au sein du gouvernement. Voilà pour l'anecdote, qui ne nécessite pas qu'on en dise davantage.

Le joueur de flûte n'était pas un très bon roman. *Autour d'Éva* l'est encore moins, pour ne pas dire plus. Est-ce l'insertion trop insistante de la trame militante qui fait problème ? Peut-être. *La constellation du lynx* (2010), dont on a fait grand cas en raison du colossal travail de documentation sur la crise d'Octobre qui donnait forme à la trame narrative, n'était pas non plus un bon roman, littérairement parlant. Tout de même, avec un peu de bonne volonté, on pouvait le lire jusqu'au bout. Mais *Autour d'Éva* défie toute patience. Les personnages, stéréotypés, n'ont aucune profondeur. Les liens entre les scènes

et les événements sont terriblement lâches ; tout cela est mal noué, paraît gratuit, et la fragmentation des séquences narratives ne fait que masquer l'absence de souffle et d'inspiration. C'est vide. La langue d'Hamelin, autrefois si percutante, est ici empêtrée dans une sorte d'enflure verbale et une certaine vulgarité insignifiante ; dans la bouche des personnages, ce style est aussi peu naturel qu'il soit.



Louis Hamelin, entendons-nous, a été un formidable écri-

vain, et je l'ai célébré dans *Louis Hamelin et ses doubles*, écrit en collaboration avec François Paré (Nota bene, 2008). Un vrai romancier, capable de raconter des histoires loin de cet exhibitionnisme qui gouverne nos écrivains nombrilistes. Et je n'ai rien contre les romans engagés. Mais j'en ai contre les mauvais romans tout court.

François Ouellet

Andri Snær Magnason

LOVESTAR

Trad. de l'islandais par Éric Boury

Alto, Québec, 2016, 367 p. ; 18,95 \$

Ce premier roman d'Andri Snær Magnason date de 2002. Depuis, l'auteur né à Reykjavik en 1973 a publié d'autres livres, dont l'album jeunesse *Les enfants de la planète bleue* (Gallimard, 2003). Pour cette édition de *LoveStar*, Alto a repris la traduction parue en 2015 chez Zulma.



Déjà primé en France et aux États-Unis (Grand Prix de l'Imaginaire 2016, mention spéciale du prix Philip-K.-Dick en 2013), *LoveStar* faisait partie de la première sélection du Prix des libraires du Québec.

Comme l'indique la quatrième de couverture, ce roman semble issu d'un croisement entre *1984* et *L'écume des jours*. Dans un proche avenir, l'humanité redoute la fin du monde lorsque surviennent d'étranges

phénomènes : les sternes arctiques cessent leur migration et déferlent sur Paris ; les mouches à miel envahissent Chicago ; les papillons monarques délaissent le sud en faveur du nord. On constate que l'atmosphère est surchargée d'ondes. L'industrie du satellite s'écroule. Örvar Árnason, alias « LoveStar », flaire la bonne affaire. Il fonde une entreprise qui met fin au règne de l'électronique en exploitant un mode de transmission des données inspiré des ondes des oiseaux. L'ère de l'homme sans fil débute alors. Avec elle apparaît un monde totalitaire où toutes sortes de moyens, tous plus absurdes et effrayants les uns que les autres, sont mis en œuvre pour favoriser le « bonheur » des individus. Les « aboyeurs de publicités » reçoivent dans leur cerveau des slogans publicitaires qu'ils doivent ensuite claironner au public cible. L'application « ReGret » permet aux individus déprimés de vérifier ce qui leur serait arrivé s'ils avaient pris d'autres décisions ; en général, ils se font dire qu'ils auraient connu une mort atroce. La filière « LoveMort », au lieu d'envoyer les morts dans les cimetières, les expédie en orbite autour de la Terre. La filière « LoveDieu » permet à ses abonnés de voir leurs prières exaucées ; il leur suffit de régler leur adhésion, de prier et de dire *amen*. Enfin, « inLove » garantit l'identification de l'âme sœur en « calculant » les couples par statistiques. Deux jeunes amoureux, Indriði et Sigríður, découvrent à leur grand dam qu'ils n'ont pas été « calculés » l'un pour l'autre...

Qui a dit qu'une dystopie ne pouvait pas verser dans l'humour ? Certainement pas Magnason, qui déploie des trésors d'inventivité et de truculence pour exprimer sa vision de l'avenir.

Patrick Bergeron

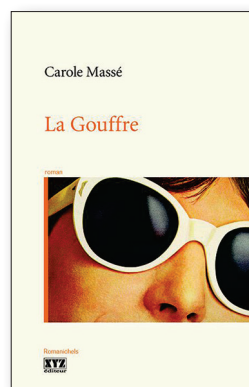
Carole Massé

LA GOUFFRE

XYZ, Montréal, 2016, 384 p. ; 29,95 \$

Ramenant son lecteur une soixantaine d'années en arrière, Carole Massé fait naître dans un Québec rural jusqu'à l'os une jeune adolescente dont elle suivra ensuite le parcours avec sensibilité, audace, empathie.

La jeune Estelle débouche sur une existence laborieuse. À peine pubère, elle joint ses efforts à ceux de la flamboyante Gloria pour fournir à son oncle et à ses deux fils bouffe et buanderie. Peu ou pas de détente, peu ou pas de rigolades juvéniles, mais un culte débridé de son aînée. Comme les mâles de la maisonnée, Estelle gravite autour de Gloria, la vénère, s'en fait un modèle et un exutoire. Adoration inconfortable tant Gloria saute d'une lubie ou d'un mensonge à l'autre. L'auteure voue l'oncle et les cousins au même sort et les fait tous passer, du moins est-ce pendant un temps l'impression créée chez le lecteur, pour des satellites de la comète. Peu à peu, la réalité se révélera plus nuancée, plus gérable, davantage imprégnée de contacts trompeusement enfouis dans le passé. Gloria n'a jamais dissimulé à personne son rêve hollywoodien, mais Estelle découvre avec désarroi qu'elle sait bien peu de choses au sujet de son oncle et de ses fils.



Les mérites de *La Gouffre* sont grands. À l'égal de plusieurs des meilleurs titres de Carole Massé, par exemple *Secrets et pardons* (VLB, 2007). Toujours plausible et pourtant soumis aux humeurs et aux coups de tête, le roman pénètre avec délicatesse à l'intérieur d'un père qui tient autant à sa terre qu'à une exploitation traditionnelle, d'un fils aîné frustré de ne pas moderniser l'entreprise familiale et qui

éprouve son impatience à distance des tensions familiales et d'un benjamin qui, presque sans s'en apercevoir, se demande s'il répondra lui aussi aux attentes de Gloria. Faite de heurts et de réconciliations, d'ultimatums et de concessions, la vie avance, imprévisible.

Le récit aurait pu se clore plus prestement. Faire vieillir tout ce beau monde et les suivre dans de récents tours de piste, voilà qui pouvait insérer la famille et Gloria dans la maturation du Québec, mais qui risquait aussi d'affadir des tempéraments lourds de mondes refoulés. Pari gagné, car Carole Massé réussit à élargir ces quelques destins en courant social, sans pour autant anéantir ou ridiculiser leurs rêves.

La Gouffre, c'est une rivière ; d'où le beau féminin.

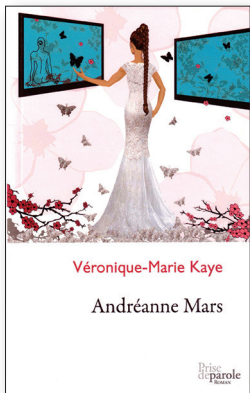
Laurent Laplante

Véronique-Marie Kaye

ANDRÉANNE MARS

Prise de parole, Sudbury, 2017, 216 p. ; 22,95 \$

Dans son deuxième roman, Véronique-Marie Kaye met en scène une femme forte mais superficielle. Dotée d'une extrême confiance en elle, d'une beauté à tout casser, d'un étonnant don pour la joie, Andréanne a néanmoins navigué dans une vie peu simple (trois mariages et trois divorces, un frère ayant une santé mentale fragile, des relations sexuelles souvent décevantes).



Elle a pourtant fini par se construire un quotidien confortable entre le centre sportif où elle travaille, les hommes qu'elle conquiert et un vilain penchant pour le voyeurisme. Elle surfe sur la vie, bizarrement incapable de toute profondeur. Deux rencontres sont censées bouleverser les choses : l'amant Nicholas et la locataire Clothilde.

Si une telle trame peut laisser croire qu'il s'agit d'un roman psychologique sur l'émancipation ou la découverte de soi, détrompez-vous ! Il y a quelque chose de « cartoonnesque » chez Kaye : des personnages volontairement caricaturaux, un mordant comique et une absence de pudeur. Par son écriture, on dirait que l'auteure cherche à répondre à la superficialité ambiante non pas en creusant vers l'intérieur, l'intimité, la psychologie des personnages, mais bien en s'élevant encore un peu plus au-dessus de la surface.

Les personnages, les décors, les situations sont archétypaux : c'est un monde en deux dimensions. Par moments, le pari est moins réussi (les lieux communs sur les différences culturelles peuvent lasser), mais il faut saluer l'aspect peu convenu de cette voix romanesque et son réel sens du comique. Par exemple, les nombreux passages sexuels s'apparentent à une pornographie détachée de tout affect et même de tout désir :

« Akitaka retira ses doigts coulants de moiteur » et « installa Andréanne – planta, bien droit, son nippon de pénis dans le vagin inespéré ».

Sur une note plus personnelle, il me faut avouer que ce parti pris m'a dérangé ; mais j'ai peur que cette limite parle plus de la lectrice que je suis que des qualités du livre. Le corps et la sexualité restent à mes yeux des enjeux trop sérieux et sensibles pour que je puisse adhérer à un conte qui mise sur l'humour potache, même si je reconnais que la distance ainsi créée pourra plaire à certains lecteurs. Ceux-ci non plus ne doivent pas se prendre au sérieux en allant à la rencontre d'Andréanne Mars.

Catherine Voyer-Léger

Ali Zamir

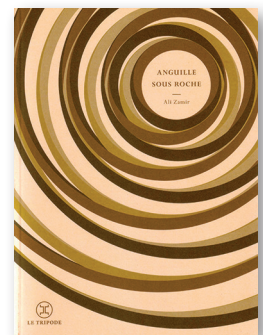
ANGUILLE SOUS ROCHE

Le Tripode, Paris, 2016, 317 p. ; 29,95 \$

Ce premier roman du jeune écrivain des Comores a de quoi étonner, eh oui, un premier roman de 317 pages, tout d'une phrase, sans autre ponctuation que la virgule,

dont le rythme épouse celui de l'urgence de se souvenir, de retrouver personnages et circonstances qui tissent la trame de la courte vie de la narratrice, Anguille, 17 ans, acculée à sa perte alors qu'elle allait s'émanciper après avoir subi la trahison de Vorace, véritable Adonis « pour qui [son] corps frissonnait » et à qui elle avait donné son cœur tout entier, et la colère de son père, Connaît-Tout, le pêcheur qui prétend en savoir plus en lisant les lambeaux de journaux trouvés sur la plage que ceux ayant fréquenté l'université, qui se prend pour Nelson Mandela, et qui l'a mise à la porte « *ex abrupto* » pour parler comme elle, dont le verbe puise à tous les registres, s'orne d'expressions locales, car Anguille a tant à dire, à se remémorer, et ces salauds à vilipender qui peuvent aussi bien sauter la femme de leur féal que se jouer de l'innocence d'un cœur neuf,

oui, Anguille, appuyée sur un réservoir d'essence, par une nuit noire au milieu de l'océan Indien secoué par la tempête, profite du temps qui lui est accordé pour faire le bilan avant de sombrer *ad vitam æternam*, « comme si vous étiez là et que vous m'écoutez, vous qui ne m'entendez pas », se dit-elle, persuadée que « [sa] vie mérite bien un bilan », et quel bilan, reconnaît-on, dont le ton évoque la fraîcheur et l'indignation d'un cœur pur qui assume avec courage sa mort prochaine plutôt que toute la fourberie observée en une si courte vie,



vraiment, il y avait bien anguille sous roche, spectacle qui n'aurait pas de quoi émouvoir le monde cynique ambiant, n'était-ce la voix du romancier comorien, fin vingtaine, qui nous entraîne dans la ville et la médina de Mutsamudu et nourrit son écriture de figures inspirées de la mer, écriture qui au surplus, par certains aspects, fait penser à *La vie devant soi*, ce qui n'enlève rien à son originalité que nombre de lecteurs n'ont pas manqué de souligner.

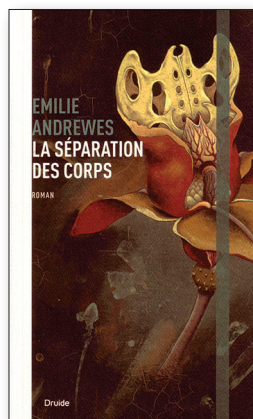
Pierrette Boivin

Emilie Andrewes

LA SÉPARATION DES CORPS

Druide, Montréal, 2017, 140 p. ; 17,95 \$

Entre Christina, jeune vingtenaire très adolescente, et Marie-Ange, cuisinière haïtienne, le fossé est grand : la culture, l'âge, le milieu de vie.



Et pourtant, la passion est au rendez-vous et c'est elle qui est le point de départ de ce roman qui met en scène un amour difficile et une séparation qui le sera encore plus.

Dans son cinquième ouvrage, Emilie Andrewes nous ouvre le quotidien d'un couple qui se fait et se défait. L'accent est finalement moins mis sur ce qui sépare ces femmes que sur ce qui les fait ressembler à d'autres couples : jalousie,

rythmes incompatibles, moments tendres, affection sincère, peur de vieillir, vengeance, etc. Autour d'elles gravitent le fils handicapé intellectuel de Marie-Ange, les parents égocentrés de Christina, les amis de la première, les employeurs de la seconde, et chacune des vignettes qui forment leur histoire ne se rattache pas nécessairement à une trame secrète. Les gens sont là : ils sont malades, ils sont infidèles, ils sont alcooliques, ils sont homophobes et, tout comme dans la vie, ils ne semblent pas être sur la route des deux femmes pour des raisons hautement symboliques, mais simplement parce que nos chemins, en général, sont pavés de rencontres diverses.

Malheureusement, ce pari de l'ordinaire – qui est fort intéressant – n'arrive pas à happer le lecteur et c'est peut-être parce qu'il s'additionne à une trame tragique (gestes radicaux, incendies volontaires, départs intempestifs, etc.). Le choc entre les deux tonalités, nécessairement voulu par l'auteure, déstabilise mais finit aussi par nous perdre. Le lyrisme des dialogues semble en rupture constante avec le quotidien des situations et

l'effet d'étrangeté agace plus qu'il ne charme. La multiplication des personnages secondaires complique aussi par moments la compréhension des échanges et l'intérêt s'émousse, particulièrement dans les sections où les dialogues se multiplient.

Pourtant, la trame regorge de thèmes riches et plusieurs procédés sont porteurs. Il y a quelque chose de cinématographique dans la façon dont la narration, d'abord centrée sur Christina, ensuite sur le couple, suivra Marie-Ange au moment de la séparation. Mais ces personnages plutôt antipathiques, assez étourdissants dans leur instabilité et leurs nombreux déplacements, finissent par voyager sans nous.

Catherine Voyer-Léger

François Jobin

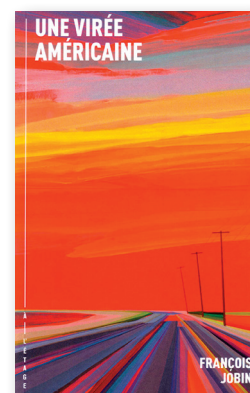
UNE VIRÉE AMÉRICAINE

À l'étage, Montréal, 2017, 272 p. ; 24,95 \$

Zacharie Desforges habite Saint-Lude, un patelin fictif sur lequel règnent les Charron, une bande de mafieux abrutis trempant de père en fils dans toutes sortes de combines depuis l'époque de la prohibition.

Quand Mario « Butch » Charron, le dernier rejeton de cette lignée de cul-terreux, force Zach à mettre dans sa bouche cette excroissance malodorante dont il se détourne *in extremis*, une décision s'impose sans plus tarder : rester pour faire face à la très persuasive violence du jeune pervers sexuel ou répondre à l'appel des vestiges toltèques du Mexique. Encouragé par un père psychologue très ouvert d'esprit, l'adolescent quitte le domicile familial, laisse derrière lui Niquette, sa sœur cadette, et le souvenir de sa mère décédée d'un cancer quelques années auparavant.

Entièrement construit sur le topos de la rencontre, son voyage à travers les États-Unis présente une suite de personnages typés auxquels il revient d'incarner un comique de caractère. Chaque nouvel arrivant suspend donc de façon systématique la quête de Zach pour faire le récit de son existence. Défilent ainsi, entre autres, un ex-membre du FLQ et une hypocondriaque, une troupe de nains suédois dans un autobus bariolé et une « artiste du poteau » diplômée de la Sorbonne. À Providence, une Québécoise nommée Abby se joint à l'adolescent et forme avec lui un couple qui, somme toute, n'intéresse qu'accessoi-



rement François Jobin. Car le romancier préfère tourner son regard vers les « capotés » qui peuplent la merveilleuse Amérique de Trump, leur laissant la parole au détriment d'un héros qui se fait peu à peu oublier.

La stratégie du routard en moraliste était une idée prometteuse. Une telle enfilade de portraits aurait pu tramer la courtepoinette sociale d'un *land of the free* secoué par la montée de l'islamophobie et du populisme xénophobe, ce qui ressort d'ailleurs de l'ensemble. Mais la caricature l'emporte souvent, ce qui en fin de compte donne une courtepoinette cousue de fil blanc. Accrocheuse et séduisante, l'écriture compense. La phrase est d'une fluidité proche de l'automatisme et de belles trouvailles langagières émaillent le texte : l'élégance se fait alors « errolflynnienne » tandis qu'un bruant peut « frédérer » sa joie de vivre. **Une virée américaine** est un roman de la route cahotant, une sorte de conte pour tous en mode *trash* livré dans un enrobage de réalisme magique.

David Laporte

Jean-Simon DesRochers

LES ESPACES

Les Herbes rouges, Montréal, 2016, 101 p. ; 15,95 \$

Jean-Simon DesRochers revient à ses anciennes amours avec *Les espaces*. Au début des années 2000, il avait signé deux recueils de poésie, dont *Parle seul*, qui lui avait valu le prix Émile-Nelligan. Ensuite, mis à part un essai sur la création littéraire, il n'avait publié que des romans : *La canicule des pauvres* (2009), *Le sablier des solitudes* (2011) et *Demain sera sans rêves* (2013).

Ces fictions, surtout les deux premières, l'ont fait connaître du grand public. Il s'y révélait un habile conteur, proche de la tradition américaine, doué pour les structures complexes, l'effet « choral ». Pourquoi ce retour en poésie ? Qu'offre la poésie qui est impossible avec le roman ?

Beaucoup. Plus particulièrement, peut-être, l'occasion de remettre en question le langage même qui construit nos histoires collectives et individuelles. « Retourne contre toi le mot garçon / il n'a pas bougé depuis longtemps / il t'attend / les traits tirés / sur une chaise de pauvre », écrit DesRochers dans la première partie du livre, intitulée « Motifs », que suivront « Chaises », « Familles », « Écoles », « Cités », « Écrans », « Piste » et « Lit ». Autant d'espaces qui façonnent nos identités d'hommes, de femmes, d'enfants. Le poète interroge le rapport du sujet à l'espace, démantelant, c'est le cas de le dire, ce qui aurait pu créer un semblant d'unité. Un nouveau mode d'être, mais surtout de parler, émerge. Près de la poésie de Roger Des Roches et d'autres poètes d'avant-garde, *Les espaces* invente sa propre syntaxe, dénature les mots, leur ajoute de nouvelles



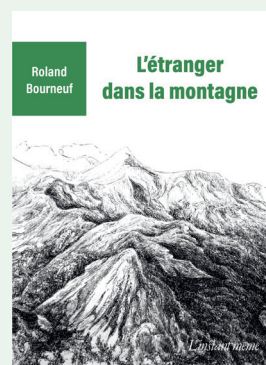
fonctions. Comme le souligne l'auteur en quatrième de couverture : « J'ai parfois écrit au couteau, aux ciseaux, avec les dents ».

C'est une poésie surtout cérébrale, toujours en mode interrogatif, même quand elle parle de sexe : « [C]es vulves langues pénis font autant l'histoire que les nymphes amères surfaces lisses non lisses qui ne retiennent pas le rêve d'étendre l'ouverture comme l'irruption d'un sexe contre un autre sexe ne décrit pas autant qu'il glisse d'un sens à l'autre mais qu'est-ce qu'un corps si le corps sort du cadre que devient la pensée quand l'esprit jouit sans aide ». Il s'agira néanmoins d'un des passages les plus près du corps, de sa matérialité. L'ensemble, forcément désincarné à cause du propos, a la beauté froide des textes formalistes à la Nicole Brossard. Aussi s'adresse-t-il surtout à l'intellect.

Judy Quinn

ROLAND BOURNEUF

L'étranger dans la montagne



Roland Bourneuf propose dans ce magnifique recueil tout en nuances et en touches de lumière plusieurs portraits d'hommes et de femmes. Si le lecteur les découvre dans des contextes historiques variés, et dans des décors tout aussi différents, il constate que ces fascinants personnages sont unis par les thèmes de la recherche de l'absolu et de la quête de vérité.

Nouvelles, 152 pages, 22,95 \$

L'instant même
www.instantmeme.com